

COUACS

Implacable, l'ironie féminine !
— Cette pauvre madame de B... disait hier une de ses amies, à quoi ça lui sert-il de cacher son âge, puisqu'elle laisse voir sa figure ?

— Passe une jeune fille, qui a l'air très pressé.
— Ou allez-vous donc, mademoiselle ? lui demande un de ses danseurs de la veille.
— La jeune personne, de sa voix la plus angélique :
— Au tir !

Nos concierges :
— Comment ! vous me remettez cette lettre aujourd'hui ? Mais il y a trois jours qu'elle est arrivée !
— Ah ! je vais vous dire, monsieur : je ne me suis pas pressé. C'est un rendez-vous qu'on vous donne pour l'année prochaine.

Un nouvel élu du 4 octobre, représentant le parti ouvrier le plus pur, se présente chez un ministre républicain.
— Qui êtes-vous ? demande l'huissier.
Le visiteur fièrement :
— Annoncez : un serviteur de la démocratie.
L'huissier entre dans le cabinet :
— Il y a un domestique qui demande à parler à monsieur le ministre.

En police correctionnelle, une jeune fille comparait comme témoin.
Le président l'interroge.
— Quel métier faites-vous ?... vous rougissez ?...
— Non, monsieur, je blanchis.
— Et tout l'auditoire d'éclater de rire.

Un brave négociant est désespéré de voir que son fils n'obtient aucun succès au collège.
— Ah ! mon cher, dit-il à un ami, je sens bien que ce garçon-là ne sera jamais bon à rien !
— Qu'est-ce que ça fait ? Il vous succèdera...

La scène se passe en Hollande.
Un soldat hollandais, sur le point de partir pour Sumatra, dit adieu à sa "payse".
— Ma Baejeod ! me seras-tu fidèle !
— Oui, Van Oestebal ! Tu me retrouveras à ton retour, dans trois ans, avec des fleurs d'orange.
— Merci ! Kotjeon ; mais si je reste cinq ans ?
— Alors, tu me retrouveras avec des oranges.
— Oh ! mon amour ! mais si je reste dix ans ?
— Alors, Van Oestebal, je ne pourrais plus t'offrir que du caraggio !

Vieille histoire toujours charmante :
On citait dernièrement un joli mot de banquier refusant de l'argent à un bohème de ses amis :
— Tu ne me le rendrais pas, lui disait-il, et alors nous nous brouillerions tout de même. J'aime donc mieux nous brouiller maintenant, c'est plus économique.
En voici deux autres qui sont superbes d'impertinence. On les attribue au baron James de Rothschild.
Un gentilhomme bas perché, à nom retentissant, se présente à son cabinet :
— Monsieur le baron, je vous ai bien vu étonner. Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous et je viens vous prier de me prêter 10,000 francs, pour quinze jours.
— Monsieur le comte, répondit le banquier, je vais vous étonner davantage : j'ai l'honneur de vous connaître et je vais vous les prêter.
A l'échéance, le débiteur remboursa.

Un mois après, il revient :
— Vous avez bien voulu m'obliger une première fois, monsieur le baron, et je prends la liberté de faire encore appel à votre complaisance...
— Désolé, monsieur le comte, mais on ne me trompe jamais deux fois.

Personne ne prenait garde à cette sinistre mère, qui se faisait petite pour ne pas être remarquée.

V

Chaque jour, grave délibération pour rédiger le menu du repas de Bichon.
Il était si dégoûté, le pauvre ! Quelle pâtisserie nouvelle pourrait bien réveiller son appétit somnolent ?
Quelle friandise pourrait bien être agréée par son palais blasé ?
Grave débat.
Sa maîtresse méditait sur ce sujet durant une heure. Et le sucre, les bonbons, les gâteaux s'accumulaient devant le saturé qui n'y goûtait que du bout des dents. Plusieurs fois par semaine, on entendait dire à Jacques :
— Ce n'est pas le jour où l'on mange. Ce sera pour demain... peut-être.
Oh ! oui, peut-être !
Et quand c'était le jour où l'on mange, quelle nourriture !
Les résidus sans nom des gargotes interlopes. Les débris hybrides des arlequins à vil prix. Horrible ! horrible ! horrible !

VI

Il faut que tout ait une fin en ce monde.
Bichon mourut un beau matin d'une indigestion. C'était écrit.
Quel deuil !... Sa maîtresse faillit le suivre au tombeau.
Parole, d'honneur ! Elle pleura de vraies larmes comme elle n'en avait pas pleuré le jour où son mari le banquier rendit à Dieu son carnet d'échéance.
Et, dans le fond du jardin, on éleva, à la mémoire du carlin regretté, un monument orné d'une inscription.
Il faut que tout ait une fin en ce monde.
Un jour Jacques le résigné sentit que la résignation a des bornes.
Il passa sur un pont...
Il sauta dessous.
Quand on le repêcha, il était mort.
M. le commissaire de police ouvrit une enquête et quand on apprit que Jacques était poète, le secrétaire de M. le commissaire proféra ces mots :
— Poète !... quel métier de chien !...
De chien !... Oh ! non !... je viens de vous prouver le contraire.

TRIBUNAL COMIQUE

COUR DU RECORDER

La mort aux punaises.

Ce n'est pas que Bombardier manque d'états, il en a trois, non compris l'état d'ivresse ; seulement ce sont des états d'été, sauf le quatrième qui est de toutes les saisons, comme l'amour : si bien qu'on s'explique à merveille que Bombardier ait été arrêté pour vagabondage.
LE RECORDER : Qu'est-ce que vous faites ? Quelle est votre profession ?
BOMBARDIER : Écosseur de pois !
LE RECORDER : Ce n'est pas un état, écosseur de pois ?
BOMBARDIER : Pas un état ? C'est donc un art ?
LE RECORDER : C'est un travail qui peut occuper quelques mois de l'année, mais après...
BOMBARDIER : Quelques mois d'un côté, quelques mois de l'autre, on boulotte.
LE RECORDER : Ce sont les quelques mois de l'autre qu'il faudrait expliquer ; comment vivez-vous depuis qu'on n'écosse plus de pois ?
BOMBARDIER : Oh ! moi je suis vieux roublard, jamais embarrassé. Tel que vous me voyez, j'ai inventé une liqueur pour détruire les punaises, qui vous les asphyxie comme un rasoir ; dix sous le flacon avec la manière de s'en servir.
LE RECORDER : Vous ne devez pas en vendre beaucoup en hiver ?
BOMBARDIER : Je vais vous dire : ma liqueur est aussi bonne pour les boutons ; pour les punaises, on en frotte son bois de lit, et pour les boutons on en frotte sa figure.
LE RECORDER : Vous n'avez personne qui puisse vous réclamer ?
BOMBARDIER : Personne n'a rien à me réclamer, je ne dois pas un sou à quiconque généralement.
LE RECORDER : Les renseignements fournis sur votre compte disent en effet, que vous êtes un honnête homme, on ne vous reproche que de vous enivrer et de ne pouvoir rester nulle part ; vous êtes vieux ; je vous demande si quelqu'un pourrait vous réclamer, se charger de vous loger, de vous occuper.
BOMBARDIER : Ah ! ça me ferait bien plaisir, vu que j'ai trouvé le moyen d'ajouter à ma liqueur quelque chose qui la rendra bonne pour les cors et les toux opiniâtres. Malheureusement, je ne connais personne ; si vous vous en rapportez à moi, je me réclamerai moi-même ; je vous assure que je ne demande pas mieux de vivre en travaillant.
LA COUR n'a pas jugé à propos de le rendre à lui-même, et l'a condamné à \$5 ou deux mois de prison.
Qu'il ajoute un peu de rhubarbe dans sa liqueur et qu'il en fasse usage : il aura du moins le corps libre ; pour pour un prisonnier, c'est toujours ça.

ALTÉRÉ PAR CARACTÈRE

Les époux Biroy sont devant la cour ; la femme à la barre des témoins, le mari dans la boîte des prévenus.
BIROY, interrogé, donne ses noms, âge et profession ; puis se tournant vers sa femme : Ah ! c'est propre, ce que tu as fait là !
LA FEMME : Je t'en ai prévenu qu'un jour ou l'autre tu serais sur le banc des malfaiteurs.

BIROY : J'y viens pur comme deux et deux font quatre.
LE RECORDER : Voyons, femme Biroy, adressez-vous à la cour.

LA FEMME BIROY : Je viens exprès pour ça.
LE RECORDER : Eh bien, de quoi vous plaignez-vous ?
LA FEMME BIROY : Je me plains que c'est un homme que, si on ne me retire pas de ses mains, je finirai en quatre morceaux.
BIROY : Tu m'arraches des sourires.
LA FEMME BIROY : Les témoins sont là pour dire que c'est un homme qui ne "désivre" pas et qui me bat tous les jours de la semaine, quelquefois plus.
BIROY : Les témoins, je les meprise comme un verre d'eau.
LE RECORDER (à la plaignante) : Enfin, précisez des faits et ne restez pas dans les généralités.
BIROY : Elle ne sait seulement pas où c'est.
LE RECORDER : Voulez-vous vous taire ? (A la plaignante.)
Quand votre mari vous a-t-il porté des coups, et quels coups ?

LA PLAIGNANTE : Quand ? Mais toujours ; un feignant qui bat le pavé du matin au soir.
BIROY : Bon, c'est le pavé que je bats à présent !
LA PLAIGNANTE : Oui, et moi le soir en rentrant.
LE RECORDER : Mais le jour de la scène, quels coups vous a-t-il portés ?
LA PLAIGNANTE : Il m'a jeté son manger à la figure.
LE RECORDER : Vous n'avez pas fait des blessures ?
LA PLAIGNANTE : Non, c'était de la panade.
LE RECORDER : Il ne vous a pas jeté le plat avec.
LA PLAIGNANTE : Non, mais la panade m'a emberné la figure, floe ! que j'ai mes effets massacrés.
BIROY : Et toi, le jour que tu t'as assise sur mon chapeau, est-ce que je t'ai traînée devant le Tribunal ?
LE RECORDER : Enfin, reconnaissez-vous que vous maltraitez votre femme ?
BIROY : Quand je suis en ribote, naturellement.
LE RECORDER : Comment, naturellement ?
LA PLAIGNANTE : Il y est tous les jours.
BIROY : M'sieu, v'là le papier (il tend le papier).
LE RECORDER : Qu'est-ce que c'est que ce papier ?
BIROY : Un certificat.

LE RECORDER (Après avoir lu) : Eh bien ! c'est un certificat d'un perruquier ?
BIROY : Oui, qui déclare comme quoi il me rase depuis dix huit ans, deux fois par semaine.
Qu'est-ce qu'il prouve, ce certificat ?
BIROY : Ecoutez, votre Honneur, vous ne pouvez pas savoir... Les femmes, ça vous a comme ça des petits airs devant le monde ; mais cette femme là, serait à un noble, à un notaire, à quelqu'un de la haute, qu'il y ficherait des piles... Je suis d'une bonne famille, moi ; j'ai même eu une position dans les chemins de fer.

Quelle position ?
LA PLAIGNANTE (tendant le bras) : Cette position-là... quand les trains passaient, il était cantonnier.
BIROY : Vous lui donnez un bon exemple ! nature.
On voit toujours quand un homme a bu ; mais on ne voit jamais quand il a soif.
LA PLAIGNANTE : Il casse tout à la maison, il a démantibulé jusqu'au lit.
BIROY : Oh ! pour le lit, ça vient de ce qu'il n'était pas solide et que j'ai le sommeil lourd.
LA COUR condamne Biroy à quinze jours de prison.
BIROY : Ah ! les femmes font de jolis chefs-d'œuvre...
LA PLAIGNANTE : Oui, ta mère en a fait un beau, c'est vrai.

NOUVELLES BIZARRES

A l'assommoir :
— Il est trouble, votre malaga !
— Pas ma faute... C'est ça qui remue le vin !

On peut mener l'abus du trente-et-quarante.
Une dame qui revient de Monte-Carlo à une de ses amies :
— Ah ! ma chère ! ce pays-là, c'est le *paroli* terrestre !

Dans un salon.
On parle de la pluie et... du mauvais temps.
— Sans doute, le temps pourrait être meilleur.
Mais, en se couvrant bien, avec un bon caoutchouc, un bon parapluie, des bottes à double semelle... et surtout en restant chez soi, au coin du feu... je vous assure que c'est très supportable.

Entre financiers :
— Pardon, mon cher, je vous dérange ; pourriez-vous me prêter un instant d'attention ?
— Pas à moins de vingt-cinq pour cent !

Un médecin de la campagne laisse chez son malade un paquet de poudre, en recommandant de lui en donner cinq grammes par jour.
— Monsieur le médecin, dit la femme du malade, nous avons bien une balance, mais pas de poids.
— Eh bien, au lieu de cinq grammes, mettez une pièce de un franc, c'est la même chose.
Deux jours après, le docteur, à son grand étonnement, trouva son malade mort.

L'explication suivante lui donna la clef du mystère :
— Comme nous n'avions pas de pièce de un franc à la maison, nous avons mis vingt sous de sous dans la balance.

La veille de Noël :
— Eh bien ! mon petit Pau, tu vas mettre, ce soir, tes souliers dans la cheminée ?
Pau, avec un soupir :
— Oui, petite mère. Mais c'est mon voisin de classe qui a de la chance... il est le fils d'un cordonnier !

Un commis-voyageur en huiles rend compte d'une soirée qu'il a passée dans un théâtre de Paris :
— ... Et il faisait un froid, là-dedans ! tellement froid, mon bon, que les personnes qui pleuraient au paradis, tu sais, tout la haut...
— Eh bien !
— Eh ! ça neigeait sur le parterre.

A l'office,
Ce que l'on a de peine à se faire obéir des maîtres est quelque chose incroyable.

Le jeune André a rencontré un petit Savoyard, qui marchait nu pieds.
— Maman, il faut lui acheter des souliers. Sans cela, il ne pourrait pas les mettre dans la cheminée, la veille de Noël... et il a tant besoin que le bon Dieu mette quelque chose !

Dans un restaurant à vingt deux sous :
— Garçon, vos œufs à la coque sont ignobles, appelez le patron.
Le patron arrive, et regarde les œufs et, s'adressant au garçon d'un air indigné :
— Imbécile ! vous avez l'aplomb de servir ces œufs à la coque. Quand les œufs sont dans cet état, on les sert en omelette.

Un petit Savoyard contemp'e, rue Vivienne, une vitrine de marchand de comestibles, où se promènent une douzaine de tortues.
Après de longues hésitations, il entre dans le magasin.
— Combien la bête ? demande-t-il d'une voix émue.
— Deux francs, répond un employé
— Avec la boîte ?...

Un financier surprend son valet de chambre en train d'essayer un complet que le tailleur est venu apporter pendant son absence.
— Eh bien, Baptiste, que faites-vous donc là ?
— Dame ! j'ai toujours entendu dire à monsieur qu'un banquier n'acceptait des effets qu'à la condition qu'ils aient été endossés !

Un monsieur chauve a fini par assommer l'enfant de la maison par ses conseils "Fais donc ça, fais donc ça etc."
L'enfant, se passant la main dans les cheveux ;
— Eh bien ! fais donc ça, toi ?

Quelques pensées du *Chalicari* :
L'Anglaise, c'est du thé ; l'Allemande, de la bière ; la Française, du bordeaux.
La Parisienne, c'est du champagne.
L'Anglaise se couvre, l'Allemande se vêt, la Française s'habille.

On faisait une queue au guichet de l'un de nos établissements de crédit. C'était le jour de l'échéance et chacun à son tour présentait son reçu ou son mandat à la caisse.

Depuis un moment, l'huissier de service observait un pauvre diable qui non seulement ne semblait pas pressé de toucher, mais qui laissait encore à chaque instant prendre sa place par le premier venu.

Eh bien ! qu'attendez-vous pour passer à la caisse ? finit-il par lui dire.
— C'est que je n'ai rien à recevoir.
— Alors, qu'est-ce que vous faites là ?

Le pauvre diable eut un triste sourire et résigné :
— Je regarde toucher des billets de banque !

La paresse est la bêtise du corps, et la bêtise est la paresse de l'esprit.

Deux fiancés marchent vers l'autel où l'on va les unir :
— Pourquoi tremblez-vous ? demande le fiancé.
— Pourquoi ne tremblez-vous pas ? répond la jeune fille.